

Vo Nguyễn Giap
Ou l'artiste de la guerre de tout le peuple

Giap, V N, *Mémoires (1946-1954), Tome I : La résistance encerclée*, rédigé avec la participation de Huu Mai, Paris, Anako Editions, Coll. Grands Témoins, 2003, 317 p.

Ils étaient attendus depuis longtemps dans leur version française, ces *Mémoires* du général Giap. Le premier des trois volumes qui leur sont consacrés paraît aujourd'hui sous le titre de *La résistance encerclée*, le récit démarrant le 19 décembre 1946 par l'insurrection d'Hanoi et s'achevant en mai 1950, date anniversaire des soixante ans du Président Hồ Chí Minh. Il est utile de recommander ici, pour toute la période qui précède ce livre, la lecture des *Journées inoubliables* du même Giap, paru en 1975 aux Editions en langues étrangères à Hanoi, et qui peut servir d'introduction générale aux *Mémoires*, tant un fil historique lie à l'évidence ces deux publications.

D'où vient notre attente impatiente, en tant qu'historien, de ces *Mémoires* ? D'abord d'un sentiment de frustration que nous ressentons, à force de lire, par souci d'information, cette montagne de livres que les auteurs français – militaires et civils – ont érigée sur cet autel de la connaissance de « leur » guerre du Vietnam. Ce que révèle un ouvrage collectif (1) sorti récemment et placé sous la direction d'Alain Ruscio, est impressionnant et fascinant. Ensuite et plus personnellement, il existe une « attente de Giap » : que va dire le général vainqueur de sa guerre, de ses victoires et de la résistance de son peuple que nous ne sachions déjà ? Et quelles victoires ! Deux des plus grandes puissances d'Occident défaites l'une après l'autre, sur trente années de combats, par ce peuple vietnamien, sorti on ne sait d'où, sinon de ses rizières et de son immémoriale pauvreté, seulement connu et reconnu comme attribut français d'Asie d'un vaste empire colonial !

D'entrée de jeu disons que ce livre ne nous déçoit pas mais que seront plus réservés ses lecteurs avertis de la question vietnamienne qui en espéraient des révélations spectaculaires, dont on peut deviner les questions : quid des luttes politiques voire idéologiques opposant des factions vietnamiennes entre elles ? des liquidations physiques des opposants ? des rapports conflictuels ou non entre les résistances vietnamienne et laotienne ou cambodgienne ? et au sein de l'Internationale communiste, des relations d'influence réciproque de nature idéologique et stratégique entre le Vietnam, la Chine ou l'URSS voire l'Asie du Sud-Est dans son « espace révolutionnaire » ? Sans être absentes, les réponses à ces questions sont esquissées et traitées plus dans une logique de récit que sous une forme problématique et approfondie.

Ce qui intéresse vraiment Giap, dans *La résistance encerclée*, est énoncé clairement dans sa conclusion (p. 305-314), c'est de rapporter tout à la fois la genèse de l'Armée populaire du Vietnam [l'APV] et le caractère interne – vietnamien - du mouvement de résistance *Viêt-minh* [contraction de *Viêt* Nam dôc lâp Đông *minh* – Ligue pour l'Indépendance du Vietnam], sans lesquels, sans cette première phase fondatrice, « *les étapes suivantes n'auraient pas vu le jour* ». C'est sous cet angle et sur ces bases, - sans omettre un important travail d'exploitation des archives de l'APV, dont la plupart d'entre elles ont été connues très tôt des services du Renseignement militaire français -, qu'il entreprend d'écrire ses *Mémoires*, qu'il faut, lecteur, les lire et les suivre, en relativisant le reste...

Le reste ? En premier lieu : L'insurrection du 19 décembre 1946 a bien été déclenchée par le Viêt-Minh confirme Giap, car nous étions « faibles », les Français « forts », qu'ils allaient nous attaquer le 20 du même mois – ainsi que l'atteste leur ultimatum portant « sur le retour à la sécurité à Hanoi » ; que pour prévenir cette attaque, nous avons pris les devants. Du point de vue vietnamien l'argumentation est tout à fait convaincante, d'autant plus que la décision de mener une « guerre de longue durée », hors des villes, avait été retenue par Hồ Chí Minh lui-même à son retour de Fontainebleau, et s'inscrit bien dans le style de ce général hors-normes qui a toujours pris, non sans risques, l'initiative pour ne pas subir. Or rien ne dit, en dépit des pressions voire des « magouilles » politiciennes du général Valluy et de l'administrateur Pignon, que les militaires français allaient attaquer le 20. Le mystère demeure concernant la vraie position française. Ensuite se rapportant au contexte politique français du temps, pour expliquer l'atonie ou l'incompréhension de nos partis, le général Giap distingue les communistes et les socialistes, sensibles à la cause vietnamienne, des autres : MRP, Radicaux et Gaullistes. Au vrai peu de gens, y compris les responsables des partis politiques dits de « gauche », avaient une information précise sur ce qui se passait en Indochine. Hồ Chí Minh, lors de son long séjour en France en 1946, avait séduit beaucoup de Français simplement par sa singularité, sa simplicité et parce qu'il ne correspondait en rien à l'image que l'opinion publique métropolitaine commençait à se faire d'un... dirigeant communiste. La Guerre froide qui allait s'abattre vite sur toute l'Europe, telle une chape de plomb, ne devait guère améliorer la perception française du problème vietnamien. Le mot « Indépendance » quand il était avancé par nos politiques était immédiatement assorti de la réserve que ce pays allait renforcer « le camp soviétique ». Enfin, la prudence

française s'explique, à mesure que la guerre s'intensifie et que les morts s'accroissent, par un élémentaire réflexe de solidarité nationale à l'égard des soldats du Corps expéditionnaire français. Le Parti Communiste français, acquis pourtant dès le début à la cause du *Việt-minh*, avance avec précaution et il faudra attendre l'affaire « Henri Martin » en 1953, pour qu'il s'implique vraiment dans la lutte contre la « Sale guerre ». Alain Ruscio, en historien, le reconnaît aujourd'hui.

Ces réserves devant être faites, attaquons-nous à présent à la substance de *La résistance encerclée*. Ce récit historique relève bien des « Mémoires », mais il transcende le genre habituel en ce sens que son auteur est porteur d'une mémoire collective, et quand Giap écrit « je », c'est souvent « nous » qu'il faut lire. C'est toute l'adhésion d'un homme à son peuple, d'un chef à ses hommes, d'un général à son Président et ami : Hô Chi Minh. Par ailleurs, ces « *Mémoires* » ne sont jamais éloignés du « Mémorial » et le livre aurait pu s'intituler « Mémorial de la résistance vietnamienne ». « Mémorial » enfin par son devoir de mémoire : à ses « amis lecteurs francophones », Giap écrit « *J'aimerais que les générations actuelles et futures gardent en mémoire les luttes et les souffrances des trente années de guerre qui ont marqué l'histoire de l'Indochine et du Viêt-nam.* »

Luttes et souffrances alimentent en substance humaine ce récit de Giap, avant tout un récit de guerre, et son grand mérite est de les avoir mises en perspective historique, tout se passant comme si, du-dedans de sa pensée – de stratège militaire et de révolutionnaire marxiste, nous revivions les moments intenses, douloureux, par moments cruels et en définitive glorieux de tout un peuple, sous la direction intelligente et d'une ténacité sans failles de ses responsables, édifiant dans un isolement voire un « encerclement » total jusqu'en 1949, l'outil de sa libération : son armée. De ce point de vue là, ce récit est inappréciable et... nécessaire. Cependant nous ne pouvons nous défendre de l'idée d'être en présence d'une « Sparte » asiatique tant ces Vietnamiens, de la base au sommet, si durs au labeur le sont aussi à la guerre. Giap l'aurait-il senti qu'il éprouve le besoin, à son habitude, d'intégrer dans son récit, des références permanentes à l'histoire du Viêt-nam, une façon de dire : nous sommes les héritiers de ce peuple de héros ; de multiples poèmes, de l'humour ou autres considérations sur les paysages naturels et la beauté des Vietnamiennes en marge des batailles et des soucis quotidiens qui permettent au lecteur de reprendre souffle. Un peu d'humanité dans cette guerre par trop inhumaine.

En fin de compte que nous dévoile cette « Pensée Giap » dans ce récit d'action politico-militaire, comme il existe officiellement une « Pensée Hô Chi Minh » ?

Premièrement : des informations très précises par rapport à ce que nous savons déjà de façon approximative et de sources principalement françaises. Le détail, en l'occurrence, compte et même s'il peut lasser l'attention du lecteur français, il constitue la vraie nouveauté de ce récit « interne ». Des exemples s'offrent à nous qui le prouvent : la tenue des « Conférences militaires » - la première a lieu dans la banlieue d'Hanoi le 12 janvier 1947, celle des « Conférences nationales du Parti » - la dernière du Tome I siègera à Don Du dans la province du Thai Nguyên – le 28 août 1949, ponctuent les temps forts de la lutte avec son lot d'analyses, de critiques et d'autocritiques au cours desquelles le Parti, les dirigeants militaires dont Giap lui-même, les cadres (Can Bô) se remettent en question pour relancer – mieux et plus loin - la machine de guerre. « *La guerre est une science* » répète Giap. Assurément c'en est une, telle qu'il la conduit, stratégiquement conceptualisée (référence est faite à Tsun-Zi, Engels, Lénine, Mao Zedong, Zhu De et surtout à Clausewitz), pragmatique et réaliste, plus science expérimentale que fondamentale. Il y a du Koutouzov dans sa démarche lente, progressive – on essaie, on se trompe, on recommence ; on évite le combat frontal face à un adversaire français techniquement supérieur et soldat réputé et valeureux pour revenir à la guérilla mais qu'on veut « mobile » - en mouvement ; on reporte puis on diffère la création de la « division régulière » en réorganisant les soldats réguliers en « *compagnie autonome – bataillon mobile* ». C'est le premier coup de génie de Giap que les Français ont appelé « la Ponte », cette sorte d'amalgame à la vietnamienne dont l'objectif est à la fois d'impulser, par les soldats réguliers la « guérilla de mouvement » et dans le même temps d'y puiser les forces constitutives des futures divisions régulières de l'APV. En 1949 quand naît sa première division régulière, « Quang Tien Phong » - *l'Avant-garde*, Giap aura gagné son pari sur l'intelligence de son peuple : le sommet de sa pyramide militaire est désormais doté d'une armée régulière, à un étage inférieur d'une armée territoriale ou régionale, à la base enfin de milices populaires et de guérilleros. A ce stade la guerre cesse d'être une science pour devenir « *un art* ». Ce que le général Salan reconnaît : « *Intellectuellement l'armée Việt-minh travaille beaucoup, elle progresse donc justement, selon l'effort consenti et cet exemple doit être médité par nous.* »

C'est l'art écrit Giap (p. 97) « *d'un nouveau type de guerre : la guerre de tout le peuple* ». A plusieurs reprises le stratège vietnamien revient sur cette notion d'art sans toutefois l'explicitier. Si nous avons retenu cette phrase, c'est qu'elle donne une indication : l'art est création. C'est le terrain de la bataille – et non les nombreuses écoles de cadres que le *Việt-minh* met partout en place, qui formera le vrai chef ; c'est affrontant la contingence, cet inconnu que représentent tout adversaire comme ses propres soldats, que se réveille selon De Gaulle « l'instinct guerrier », et selon Giap l'Artiste, intuitif et novateur. Au Viêt-nam, cet art est collectif : le peuple. Le grand inventeur, c'est lui. C'est le peuple, de tout temps, et surtout depuis Lê Loi (15^{ème} siècle) qui a inventé la guérilla totale, préluant à la guerre totale, car le Viêt-nam, développe Giap, n'a ni étendue, ni densité suffisante de population, pour résister à un adversaire qui lui est toujours supérieur en nombre et en matériel ; le peuple

supplée donc à ces lacunes en devenant le lieu humain de la guérilla : le village. Il est l'eau qui nourrit le poisson comme il nourrit, finance, abrite, protège, arme, alimente sans cesse en hommes les soldats de l'APV. En contrepartie, cette adhésion populaire ne peut s'établir que sur une ligne patriotique, une ligne nationale. Toutefois si le peuple invente, la guerre l'éduque et le marxisme constitue l'armature idéologique la plus structurante de cette armée révolutionnaire. La population devient l'enjeu de la guerre : « *Il convient écrit Truong Chinh de réaliser la guerre populaire totale et de disputer à l'ennemi la confiance et l'estime de la population.* »

Enfin quand en mars 1950 (date avancée par les Français), Hô Chi Minh revient de Moscou où il a conversé avec Staline – ce que le Renseignement français a longtemps ignoré, et de Pékin, sa rencontre avec Giap, Pham Van Dong, Truong Chinh, etc., ne manque pas d'intérêt (p. 297 et suiv.). Voilà que l'Etat vietnamien et sa lutte sont reconnus par les Soviétiques et la Chine dont les armées révolutionnaires campent aux frontières septentrionales du pays ; voilà que les promesses chinoises en aide militaire, matérielle ou autres, sont affirmées et assurées d'être tenues ; voilà annoncée la fin de l'isolement et de l'encerclement, de quoi réjouir Giap et ses lieutenants, or – est-ce mauvaise lecture de notre part ?, le ton est à l'extrême gravité. Staline a ordonné à Hô Chi Minh, la mise en route sans tarder « de la réforme agraire » ce qui signifie dans le langage de la Troisième Internationale que la « ligne nationale » doit être relativisée; et l'aide chinoise, en contrepartie négative, c'est assurément l'intervention américaine qui va reporter sur le Viêt Nam l'essentiel de sa stratégie anticommuniste. Bref cela va mieux mais cela n'est pas sans danger... pour le Viêt Nam. Alors Hô Chi Minh intervient : « d'un air songeur » écrit Giap il recommande « *il nous faudra prochainement entamer la révolution agraire.* » Par trois fois le Président insiste sur un point crucial que Giap formule en ces termes : si l'aide extérieure nous est acquise, et aussi importante soit-elle, « *personne ne se battra à notre place... Il fallait faire comprendre à tout le monde que les conditions de la victoire résidaient fondamentalement dans nos propres efforts, tandis que l'aide des pays amis ne constituait qu'un atout supplémentaire.* »

Personne ne se battra à notre place, telle est exprimée sans illusion mais calmement, la leçon politique et morale essentielle de ce premier tome des *Mémoires* de Vo Nguyễn Giap.

1) : *La guerre « française » d'Indochine (1945-1954). Les sources de la connaissance-* Bibliographie, filmographie, documents divers, Paris, les Indes Savantes, 2002, 1172 p.